La Construction sociale de la réalité - Peter L. Berger et Thomas Luckmann

Qu'est-ce que le réel ? Comment le connaître ? Comment se produit, sans cesse, l'articulation entre les faits objectifs et les significations subjectives ? Inspirés par la phénoménologie d'Alfred Schütz et par les apports d'auteurs tels que Mead, Durkheim, Marx, Weber, Scheler et Mannheim, Berger et Luckmann ont rédigé, dans les années 70, un ouvrage accordant une place majeure à la connaissance dans l'expérience humaine et dans la construction du monde social. Établissant que c'est par la conscience que l'expérience est rendue intelligible, et que celle-ci trouve son point d'ancrage dans la réalité de la vie quotidienne, qu'ils établissent comme construit social, ils ont ainsi perpétué l'idée selon laquelle l'humanité entière contribuerait au « stock social de connaissance ». Fervents de l'approche constructiviste, leur écrit n'aura toutefois pas manqué de susciter des questionnements quant au véritable *«visage»* de la réalité.

La Construction sociale de la réalité est un véritable tour de force théorique, qui tente d'expliquer et de faire tenir dans une dialectique commune les dimensions objective et subjective, individuelle et institutionnelle de la société.

Pour Berger et Luckmann, parler de construction sociale de la réalité, c'est étudier comment toute connaissance ou corps de connaissance en vient à être socialement établi en tant que réalité. Le propos des auteurs n'est pas de chercher à établir le degré de fidélité entre une représentation du monde et le monde comme entité réelle, mais d'étudier les processus qui font qu'une connaissance est développée, transmise et maintenue par des réalités sociales, indépendamment de la validité ou la non-validité fondamentale de cette connaissance. C'est en particulier au travers d'une réflexion sur la réalité quotidienne que les auteurs démontrent comment les acteurs, au travers de l'objectivation des processus subjectifs (et des significations) édifient le monde du sens commun intersubjectif.

C'est conjointement au travers des processus d'objectivation, d'extériorisation de la réalité (au travers des typifications réciproques des acteurs) et d'institutionnalisation que la réalité se construit socialement. En effet, pour faire face aux transformations de l'environnement complexe dans lequel vivent les êtres humains, ces derniers font appel à des schèmes de perception qui permettent d'ordonner, de découper, de systématiser, en deux mots de simplifier et de réduire la complexité qui s'offre à leur perception. Ce besoin s'actualise dans

des formes d'appréhension de la réalité que les sociologues, les anthropologues et les psychologues sociaux décrivent en faisant appel à différents concepts[1] . Berger et Luckmann, quant à eux, parlent de schèmes de typification.

Par schèmes de typification, les auteurs désignent l'ensemble des schèmes et des modèles qui, acquis au cours des processus de socialisation primaire et secondaire, permettent aux individus d'appréhender les personnes et les choses qui les entourent tout en leur pourvoyant des modèles d'interaction pré-arrangés socialement. Ce n'est qu'au travers des confrontations, au cours des multiples interactions sociales, que les schèmes de typification individuels acquièrent un statut d'objectivation. Lorsque les typifications sont partagées, on peut parler d'objectivation, processus qui est au fondement du sens commun et de la réalité quotidienne. Cette dernière apparaît alors comme objectivée, constituée d'objets ordonnés qui se présentent comme tels pour les individus, et s'impose dès lors comme allant de soi. Un cas particulier d'objectivation est la production humaine de signes ou de systèmes de signes appelée « la signification ». Les signes forment des systèmes liés par exemple aux gestes ou aux divers ensembles d'objets. Pour que le sens commun de la réalité soit partagé, il faut qu'il y ait une correspondance entre les significations de chacun ; le monde de la vie quotidienne peut ainsi se présenter à l'individu comme un monde intersubjectif. Les signes ne constituent des objectivations que dans la mesure où ils sont effectivement objectivement disponibles au-delà des expressions des intentions subjectives, des interactions de face-à-face et des situations l' « ici et maintenant ».

Mais ce qui intéresse particulièrement mon propos, c'est que le langage permet de dépasser le face-à-face, de transcender la réalité en objectivant un grand nombre d'expériences, en les typifiant et en les rangeant à l'intérieur de catégories élargies qui leur donnent un sens. C'est donc au travers du langage que se mettent en place des schémas de classification visant à différencier les objets selon le genre et le nombre. Au cours du processus d'objectivation de typifications réciproques, au travers des champs sémantiques ainsi crées, l'expérience peut être objectivée, conservée et accumulée. Les stocks communs de connaissance ainsi produits sont utilisables comme modèles récurrents d'interaction pour les individus. Mais si le langage fonctionne comme des stocks de typification pour les individus, il est aussi le dépositaire *« de*

[1] Ce concept présente des analogies avec ceux « d'habitus » et de dispositions développés par Pierre Bourdieu, de même que celui de « catégorisation sociale » dont parlent les psychologues sociaux qui est « le processus psychologiques dont la fonction essentielle est la systématisation de l'environnement » (TAJFEL, 1972).

sédimentations collectives institutionnalisées » (Berger et Luckmann). L'objectivation des expériences par le langage permet ainsi leur incorporation dans la mémoire collective ou ce que les auteurs appellent la tradition. Il donne sens aux actions présentes en s'appuyant sur le simple fait qu'elles ont eu une existence passée sans que l'origine ait, par ailleurs, besoin d'être connue. Si besoin est, la tradition peut même réinventer l'origine des actions passées *(« cela a toujours été comme ça »)* et de leurs formes institutionnalisées en leur attribuant toutes sortes de significations.

Pour les auteurs, le problème de la sociologie de la connaissance est au centre de l'analyse sociologique. Il s'agit pour eux de comprendre ce domaine existant entre les connaissances de l'homme de la rue pour qui le fait de savoir « que les choses sont ainsi » suffit pour mener à bien ses activités quotidiennes et la démarche du philosophe pour qui rien n'est acquis. Il convient donc de comprendre comment se construit le savoir quotidien de l'homme de la rue et comment se construit la réalité empirique.

Mais pour cela, les auteurs se démarquent aussi bien des sociologismes que des psychologismes. Influencés par leurs contemporains, ils envisagent de dépasser l'objectivisme de Durkheim et le subjectivisme de Weber et se situent dans la tradition de l'interactionnisme symbolique et de la phénoménologie. Il s'agit donc d'analyser la société à la fois comme réalité intersubjective et réalité objective.

Résumé critique

Si d'autres réalités existent du fait que nous en faisons l'expérience par le biais de notre conscience (la conscience accède par exemple à la réalité du rêve ou du fantasme, mais son objet se voit toujours traduit dans les termes de la réalité de la vie quotidienne), la réalité de la vie quotidienne est sans doute celle à travers laquelle s'articule toute connaissance humaine. Décrite par Berger et Luckmann comme une facticité présente et coercitive qui s'organise autour du *« ici et maintenant »,* elle englobe l'existence des individus et les places face à une certaine historicité dès leur plus jeune âge, ce qui s'est déjà produit étant inaltérable. Il n'est dans ce cas possible que de faire des choix dans le présent et d'agir en conséquence pour façonner notre avenir en fonction d'éléments sur lesquels nous avons du contrôle[2] (causalité).

[2] À titre d'exemple, on dira que le choix de programme professionnel ou universitaire que nous suivrons sera décisif à notre carrière

Selon les auteurs, le fait que la réalité[3] forme un construit social[4] expliquerait pourquoi notre situation est si déterminante.

Pour faire écho à la conception constructiviste de Berger et Luckmann. Ils y mentionnent notamment qu'il existe une dichotomie entre ce que les scientifiques et les constructivistes conçoivent de la nature. Si les premiers la perçoivent comme une structure que le langage s'éprouve à respecter, les seconds l'ignorent plutôt complètement. Ainsi, Berger et Luckmann indiquent qu'en tant que fondement de la connaissance, le langage n'existe que pour permettre aux individus de se comprendre entre eux, d'imposer et de perpétuer un ordre (modèle de conformité social), d'où l'élaboration de champs sémantiques pour assurer une classification propre aux zones d'intérêt de chacun à même le *« stock social de connaissances »*[5].

Faisant abstraction de la réalité matérielle, ceux-ci n'ont pris en charge que ce qui découle de l'expérience[6] (éprouvée par la conscience) pour établir leur propos, soit des perceptions, sensations, émotions et représentations mentales.

Dans ce sens, le regard sur l'art est comme une médiation sociale sensitive subjective, une objectivation (un tableau, une sculpture, un poème) une expérimentation sensitive subjective directe (d'un paysage, d'un corps, de sentiments) ou expérience sensitive subjective imaginée (d'un paysage imaginé, d'un corps imaginé, de sentiments imaginés), c'est-à-dire que l'artiste transforme en objet ce qu'ont expérimenté (subjectivement) ses sens. Pour l'artiste-contemplateur, l'art est qualité de cet objet (qualifié d'œuvre d'art) qui parvient à faire expérimenter indirectement et subjectivement (chaque artiste-contemplateur n'expérimente pas une même œuvre d'art à l'identique) à ses sens ce qui a été expérimenté directement par l'artiste-créateur. L'art objective une expérience sensitive subjective pour son créateur ; il fait expérimenter indirectement et subjectivement à son contemplateur ce qui a été expérimenté directement. L'art est donc une médiation sensitive subjective, au sens où il sert de médiation (comme objectivation d'une expérimentation sensitive subjective directe) entre l'artiste-créateur et son expérience passée comme entre l'artiste-contemplateur (comme

[3] Il sera question, tout au long de ce résumé critique, de la réalité dite souveraine par Berger et Luckmann.
[4] Le construit social est un enchevêtrement de normes, de codes de conduite et d'idéologies explicites et implicites.
[5] La notion de « stock social de connaissances »
[6] L'expérience est vécue de façon personnelle.

expérimentation sensitive subjective indirecte) et l'expérience de l'artiste créateur. L'art permet à l'artiste-créateur, par exemple, d'objectiver une expérience de beauté (peinture d'un paysage, poème sur une femme), et à son contemplateur de ressentir cette expérience de beauté subjectivement et indirectement.

L'art est la représentation de la vie, c'est-à-dire de l'invisible, et à chaque fois d'une essence subjective, car il n'est autre que l'ensemble des figures de la vie, caractère qu'ignore la science.

Bien sûr, l'expérience, qu'elle se rapporte à un élément objectif extérieur ou à une réalité subjective intérieure, n'est vécue que par le biais de la conscience, mais c'est dans leur définition de la réalité de la vie quotidienne qu'ils semblent s'égarer en rapport à une vision purement scientifique[7].

L'art de l'écriture, le caractère difficile de la poésie[8] vient avant tout du fait qu'elle est remplie de références personnelles et surtout que l'auteur écrit pour lui-même et sur lui-même, pratiquant une expérience de descente en soi pour laquelle il a fabriqué ses propres instruments. Est-il besoin pourtant de rappeler les mots de Hugo *« Quand je vous parle de moi, je vous parle de vous ».*

La poésie lyrique est l'expression personnelle des sentiments du poète, qui chante ses émotions, ses aspirations, ses joies et ses peines. Elle implique de rentrer en soi, de s'observer soi-même et d'écouter les palpitations de son cœur et de son âme. Elle est donc marquée par la présence de la première personne grammaticale« je », mais aussi « me, moi, mon, nous, etc. ».

L'attention des poètes se porte sur les instants fragiles du quotidien, sans ambition métaphysique ni volonté emblématique, comme chez les poètes de l'ontologie. Les petits faits quotidiens y sont consignés avec émotion et modestie. C'est un lyrisme sans emphase, plutôt sur le mode mineur, toujours dans la conscience de la fragilité de la voix, conscient aussi de la critique par laquelle il est passé. Ainsi de son ambivalence sont les propos de James Sacré: *"J'ai bien l'impression que la poésie ça a toujours été une affaire intime, pour commencer".*

---

[7] Il est ici question de sciences naturelles, Ian Hacking ayant établi la différence entre scientifiques et constructivistes.

[8] Les Planches courbes – Poésie de Bonnefoy

Évoquant qu'une fois extériorisée par l'individu, les « objets de la conscience » sont objectivés en signes pour se fondre à même la connaissance commune, ils suggèrent donc que l'interaction est garante de la transmission de la connaissance. Les signes sont interprétés, que ce soit de manière consciente ou inconsciente, puis communiqués. En faisant intervenir la subjectivité, ils sont ensuite associés à des significations (chacun assemble une signification plus ou moins différente à un signe, les schémas interprétatifs étant indissociables des valeurs et croyances auxquelles adhèrent les êtres humains) qui permettent à la connaissance d'être intériorisée.

De ce fait, l'interaction ferait en sorte que l'humanité s'imprègne du *« stock social de connaissance »* (connaissance commune qui suppose une sédimentation des savoirs à travers le temps) pour la voir intégrer le monde social en fonction de zones de pertinence (intérêts, besoins, etc.). Bien que cette explication soit plausible, Berger et Luckmann négligent de traiter des signes qui composent les images (photographies, illustrations, films[9], etc.) et qui ont certainement une incidence sur la réalité en tant que construit social. Admettant que le langage non verbal (attitudes, postures, gestes, expressions du visage, silences, etc.) est de loin celui que les individus interprètent le mieux[10], ne serait-il pas juste de penser que le langage visuel puisse davantage affecter leurs conduites que les discours ?

Les auteurs notent à ce sujet que le face-à-face permet d'accéder plus facilement à la subjectivité d'autrui, mais ils placent néanmoins la conversation comme médium de transmission de signes sur un piédestal.

L'approche constructiviste excluant de son champ d'analyse la notion de personnalité et de tempérament, Berger et Luckmann ne soulignent pas pourquoi certaines personnes sont plus critiques que d'autres (elles peuvent être plus récalcitrantes à adopter des normes). Ils explicitent toutefois comment le fait d'avoir observé et intégré par mimétisme les modes d'agir récurrents observés chez autrui nous ont permis, au fil du temps, d'associer des conduites singulières à des catégories de personnes ou à des types de situation[11]. Ainsi, les

---

[9] Images en mouvement.

[10] Selon Albert Mahrabian, les mots n'ont d'incidence sur autrui (lorsqu'on s'adresse à eux) qu'à sept pour cent, contre55 % pour les expressions du visage et la gestuelle. Source : http://www.sciencepresse.qc.ca/node/37592

[11] On parle ici d'un processus qui se renouvelle sans cesse.

individus typifient[12] les gens qui leur sont étrangers en se basant sur des rumeurs[13], alors que dans la conversation en face-à-face[14], les mimiques et la gestuelle sont révélatrices d'aspects permettant de voir l'autre au-delà de la typification. Reste que la typification, si elle se rapporte à des projections essentiellement vides, a fait en sorte que des rôles aient été octroyés à certains individus pour des raisons totalement subjectives à travers le processus de construction de la réalité souveraine comme construit social. Dans cette mesure, la réalité de la vie quotidienne est bel et bien un monde intersubjectif érigé par attribution de sens à des conduites et attributs apparaissant éventuellement intrinsèques. Toutefois, si l'on ajoute qu'au-delà de la routine comme élément structuré et structurant de la vie quotidienne, le respect de l'ensemble des besoins primaires de l'individu constitue un facteur de maintenance du construit social, on saisit qu'il faille nécessairement distinguer la réalité naturelle des idées. Dans cette perspective, il apparaît évident que Berger et Luckmann ont omis de décortiquer le pourquoi[15] des « routines ». Plus ou moins concordantes dans la mesure où elles comprennent l'adoption d'habitudes qui nous permettent d'accéder à un certain confort, l'hédonisme donnant lieu à une recherche d'un maximum de satisfaction par la mobilisation d'un minimum d'efforts, elles ne peuvent mettre de côté les implications biologiques qu'elles sous-tendent. Il est vrai que, par la socialisation, les normes et codes de conduite s'immiscent jusque dans notre intimité, mais il d'autant vrai que la réalité de l'organisme humain les façonnent partiellement[16].

Dans la réalité objectivée, les institutions apparaissent lorsqu'au moins deux individus agissent par accoutumance, c'est-à-dire qu'ils reconnaissent leurs actions comme congruentes. Ces actions, qui résultent de l'objectivation de l'expérience par le langage (ce qui sous-entend que le langage dépasse bien sûr les seules limites de la parole), se rapportent à une distribution sociale de la connaissance par l'intégration de rôles spécifiques, lesquels définissent les

[12] Comme la réalité de la vie quotidienne s'organise autour du « ici et maintenant », la typification est réalisée dans les mêmes termes.
[13] Il y a nécessairement altération de ce qui est réel puisque chacun identifie l'autre en usant de ses perceptions.
[14] Selon Berger et Luckmann, le face-à-face permet d'accéder plus facilement à la subjectivité d'autrui.
[15] Les fonctions biologiques sont organisantes et en faire abstraction est impossible dans le cadre d'une vie humaine. À titre d'exemple, le sommeil rentre dans notre routine quotidienne parce qu'il assure le maintien de notre état de santé. Lorsque nous sommes malades, nous ne pouvons participer au monde social avec autant d'efficience. L'organisme est donc soumis à une réalité matérielle.
[16] Il est par exemple impossible, pour l'être humain, de ne pas dormir.

pourtours de modes d'agir rendus implicites (routines) et perpétuent, par leur intériorisation dans la conscience collective, l'existence des institutions.

C'est ainsi que, selon Berger et Luckmann, le langage assure la maintenance d'univers symboliques sous-entendus à l'institutionnalisation. Il véhicule les mécanismes de contrôle et de légitimation[17]en étant articulé, justifiant de ce fait l'existence de normes et de codes de conduite. À titre d'exemple, l'institution du mariage, qui se manifeste de manière religieuse, rituelle ou juridique, renvoie à la croyance que des individus allouent à l'acte sacré de l'union d'un homme et d'une femme[18]. Cette union a longtemps été vue comme cruciale dans le cheminement de la vie de couple, l'Église ayant déployé des stratégies pour faire adhérer les individus à ses préceptes jusqu'à ce qu'elle se voit détrônée de son statut de pouvoir dès les années 1900. Ainsi, bien que l'institution vise la stabilité dans le temps, il est évident que sa portée puisse diminuer.

Bien entendu, les deux sociologues ne traitent pas de l'institutionnalisation en ces termes, mais on comprend qu'il est question du processus de formalisation, de pérennisation et d'acceptation que sous-entend tout système de relations sociales nommé institution[19]. Ici, citer Agamben et son concept de *dispositif* [20]n'est pas anodin puisqu'il se rapporte justement aux tactiques que les institutions engendrent pour façonner la société. Celles-ci sont sédimentées à même la connaissance commune à travers le temps, ce qui explique qu'il soit de plus en plus difficile de les remettre en cause au bout d'un certain moment, lorsqu'elles sont si bien assimilées par la majorité qu'elles sont automatiquement enseignées comme justes à travers le processus désocialisation par lequel nous passons tous plus ou moins bien[21].

---

[17] Les mécanismes de contrôle et de légitimation sont associés à des pouvoirs.

[18] J'aborde ici de la tradition mise en place par les congrégations catholiques de n'unir que des êtres humains de sexe différent.

[19] Une institution est bien entendu un pouvoir.

[20] Georgio Agamben conçoit le dispositif comme « tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants ». (Agamben, 2007)

[21] À ce propos, Berger et Luckmann croient justement qu'une socialisation ratée est possible, certains individus se trouvant à intégrer dès l'enfance (socialisation primaire) des connaissances supposant les différences idiosyncratiques ou sociales de leurs autrui significatifs. Ainsi, un bambin passant une bonne partie de son temps avec une gouvernante d'origine libanaise et ayant des parents britanniques s'identifiera à deux schémas interprétatifs différents et incorporera des valeurs et des normes distinctes. On comprend bien sûr qu'une telle socialisation puisse être problématique dans la mesure où elle suppose une identification

Si la socialisation primaire en tant que processus émotionnel et cognitif constitue la phase où émerge l'identité, où des traits et caractéristiques sont objectivées par les autrui significatifs pour l'enfant afin d'imprégner sa conscience, la socialisation secondaire vient quant à elle transformer la réalité par l'intériorisation de connaissances transmises.

La socialisation primaire inculque donc aux individus ce qu'ils doivent savoir pour être en mesure de fonctionner en société (valeurs, langage, etc.), ce qui varie évidemment en fonction de critères socio-historiques.

Ainsi, alors qu'au cours d'une existence humaine, des compétences diverses sont mobilisées en fonction du cheminement de chacun et que l'identité continue à se définir, la socialisation primaire confère une première définition de la réalité de la vie quotidienne à l'individu. Les apports de la socialisation primaire [22] viennent dès lors s'imbriquer, à même la routine du quotidien, à ce qui a déjà été admis comme pertinent par celui-ci. Pour les auteurs, la connaissance est donc vraisemblablement partagée, mais n'oublions pas qu'elle construit une réalité qui ne peut faire autrement que d'interférer avec la nature comme réalité matérielle. Après tout, ne voit-on pas des normes être remaniées suite à des crises majeures, alors que la nature, elle, ne peut être envisagée par l'homme[23].

Conclusion

À travers les époques, les êtres humains se sont adaptés à la nature comme réalité matérielle et ont appris, en s'inspirant notamment de ses rythmes (temporalité, saisons, cycles lunaires, etc.), à en altérer certains paramètres[24].

Par l'instauration de normes et de codes de conduite, ils ont fait en sorte d'éviter des débordements (anarchie, violence, destruction, etc.). Envisager la réalité de la vie quotidienne dans les seuls termes de Berger et Luckmann, soit par l'articulation de l'approche constructiviste, relève donc à dire que celle-ci n'est qu'une construction de l'esprit. Nous

---

à des normes et valeurs contradictoires. Après tout, l'être humain est bien porté à fréquenter, dans sa recherche d'équilibre, des gens qui partagent les mêmes principes de vie que les siens. Socialisation secondaire.

[22] Ce stade de socialisation présume une motivation à apprendre.

[23] À titre d'exemple, il existe cent dix-sept éléments dans la nature. Bien que cela ait été découvert par l'homme, on saisit que certaines composantes de ce système nous dépassent.

[24] Des villes ont par exemple été bâties.

baignerions alors dans un monde érigé essentiellement autour d'idées préconçues et de perceptions objectivées. Mais alors, à quel point la réalité construite abordée dans *La Construction sociale de la réalité* est-elle une réalité tangible ? Le rôle de la conscience dans l'expérience, non en tant qu'elle la constitue mais en tant qu'elle en reprend le sens, n'est donc pas tant de faire accéder celui-ci à l'état de vérité objective – puisque précisément l'expérience n'a jamais de sens objectif en soi - , mais de toujours maintenir le sujet dans une attitude d'attention et d'ouverture à la réalité et à l'altérité, ce qui en un certain sens est la seule façon pour le sujet d'accéder à une identité objective, c'est-à-dire qui vaut pour lui aussi bien que pour l'autre réel et pas seulement fantasmé.

La société comme réalité subjective se construit au travers de l'identification à l'autre, dont le concept d'alternation (devenir autre, extase) représente un paroxysme. Ce but de "devenir autre" enlève toute illusion de vivre dans un monde intersubjectif fait d'échanges et de partage, et pourrait bien tendre à enfermer l'individu dans une sphère privée de plus en plus restreinte et opaque.

Dans sa critique, Kierkegaard[25] nous a montré que le rationalisme ne pourrait jamais atteindre l'existant réel, confiner les concepts, car le réel n'est pas formé de concept. En faisant appel à la pensée subjective, son intention est celle de réapprendre aux hommes ce que c'est qu'être homme ou exister humainement face à une pensée rationaliste qui a fait oublier l'essentiel. En prônant la pensée subjective, Kierkegaard voulait aller à l'encontre des penseurs objectifs qui sont des contemplateurs d'abstraction et qui sont dans un état permanent de distraction à l'égard de l'existence.

En somme, nous pouvons dire que de part cette critique menée par l'existentialisme, nous avons pu voir que l'important pour tout homme est de revenir à l'essentiel qui est l'existant considéré dans toute sa dimension, et que le rationalisme nous a fait perdre. Ainsi, l'humanisme intégral surgit comme dépassement aussi bien du rationalisme que de l'existentialisme ; il se présente comme promesse pour chaque existant créé qui ne demande qu'à se transmuer en bonheur véritable.

La question du : comment est construite la réalité ? Risque heureusement de rester longtemps d'actualité si l'on intègre l'idée que chacun à chaque instant la modifie en la vivant.

[25] Les miettes philosophiques, Kierkegaard Sören - Paris, Gallimard, 1948.

Bibliographie

• Berger, P. & Luckmann, T. (2012), *La Construction sociale de la réalité* (traduit par P.Taminiaux), Paris : Armand Colin Éditeur.

• Coavoux, S. (2008, novembre), Ian Hacking, Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?, *Les comptes rendus*. Repéré à : http://lectures.revues.org/689

• Agamben, G. (2007), *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* (traduit par M. Rueff), Paris : ÉditionsRivages. Repéré à http://www.payot-rivages.net/livre_Qu-est-ce-qu-un-dispositif--Giorgio-Agamben_ean13_9782743616724.html

• Lesèche, D. (2001/2002), La Construction sociale de la réalité, *Les Fiches de lecture de la ChaireD.S.O.,*Repéré http://www.cnam.fr/servlet/com.univ.collaboratif.utils.LectureFichiergw?ID_FICHIER=1295877017861

• Raymond, D. (2013, 20 mars), Communication non verbale, arme de conviction massive,

Agence Science-Presse, Repéré à http://www.sciencepresse.qc.ca/node/37592